

## Huitième Journée de la Traduction de la Foire du livre de Bruxelles

30 mars 2023

### Écrire (des romans)... mais traduire, ô traduire

Avec Sara Doke, Noëlle Michel et Diane Meur

Animé par Anne Lise Remacle

**Diane Meur** (1970) est née à Bruxelles et vit à Paris depuis 1987. Après de nombreuses traductions d'ouvrages de philosophie et de sciences (de l'allemand et de l'anglais), elle a publié le premier de ses huit romans en 2002 aux éditions Sabine Wespieser. Elle est également l'autrice d'un ouvrage sur la traduction, *Entre les rives*, paru en 2019 à la Contre Allée. Diane Meur a reçu le prix Victor Rossel en 2007 pour *Les vivants et les ombres*, et le prix Amic pour son dernier roman, *Sous le ciel des hommes*. Côté traduction, elle a obtenu le prix André-Gide pour *Les premières éditions des sentiments* de Paul Nizon et le prix Halpérine-Kaminsky Consécration pour *La maison enchantée* de Robert Musil.

**Sara Doke** (1968) est née en France et vit à Bruxelles. Journaliste, chroniqueuse, autrice, traductrice d'albums de fantasy et de romans de l'anglais et militante pour les droits d'auteur, elle a obtenu le Grand prix de l'Imaginaire 2013 pour sa traduction de *La Fille automate* de Paolo Bacigalupi et a publié son premier roman de science-fiction féministe *Techno faërie* chez Les Moutons électriques en 2015, suivi de *L'Autre moitié du ciel* chez Mu en 2019 et de *La plainte de Foranza*, chez Leha en 2020. On lui doit également un ouvrage sur la mythologie celtique, *Celtes !*, qu'elle a coordonné pour Les Moutons électriques. Sara Doke est la présidente du jury du prix Julia-Verlanger, qui récompense chaque année des romans de science-fiction ou de fantasy lors du festival international de science-fiction Les Utopiales à Nantes.

**Noëlle Michel** (1979) est française et vit à Gand depuis 20 ans. Bioingénieure, elle a travaillé dix ans dans le traitement d'eaux usées avant de devenir traductrice, technique puis littéraire, et autrice de science-fiction. Elle a notamment traduit *Les Imparfaits*, d'Ewoud Kieft, paru en 2022 chez Actes Sud, et *Les choses que nous avons vues*, d'Hanna Bervoets paru en 2022 aux éditions Le Bruit du Monde. Son premier roman, *Viande*, finaliste du prix Fintro, a été publié en 2020 aux éditions Lily's. Son deuxième roman, *Demain les ombres*, vient de paraître en janvier 2023 aux éditions Le Bruit du Monde.

---

**ANNE-LISE REMACLE: Écrire ou traduire, l'œuf ou la poule ? Face à cette question, j'ai envie de botter en touche : pour moi, la première étape n'est ni d'écrire ni de traduire, mais peut-être de lire. Quels auteurs et autrices font-ils partie de votre panthéon personnel ?**

**NOËLLE MICHEL:** Je lis beaucoup et de tout, tant pour ma pratique de traductrice que d'autrice. Je lis en français et en néerlandais, de la fiction et de la non-fiction, c'est donc très difficile de limiter ma réponse à quelques auteurs. Même si je me situe entre différents genres en tant qu'écrivaine, il y a toutefois un point commun qui est le domaine de l'imaginaire et le suspense. Parmi les personnes qui m'ont marquée dans ce domaine-là, je peux citer Stephen King, qui a nourri mon adolescence, et Barjavel. J'ai des souvenirs très forts de *Ravage*, qui m'a donné le goût de la science-fiction. Certains auteurs néerlandais que je traduis nourrissent également ma pratique d'autrice, comme Ewoud Kieft, qui imagine un futur, ce que j'aime faire aussi, ou Hanna Bervoets, qui travaille sur des sujets de société qui me parlent aussi en tant qu'autrice.

**SARA DOKE:** J'aurais également du mal à ne citer que quelques auteurs, car il y en a énormément, et quasiment tous dans le domaine de la science-fiction. Je suis tombée dedans quand j'avais huit ans et

je n'ai jamais arrêté. Je lis énormément, ne serait-ce que pour le prix Julia-Verlanger où je reçois 200 à 300 livres par an. Je pourrais parler de Roland C. Wagner, auteur français malheureusement décédé qui m'a énormément influencée, à la fois dans la traduction et dans l'écriture, ou de James Morrow et Paolo Bacigalupi, que je traduis, qui sont des écrivains extraordinaires.

**DIANE MEUR:** J'étais aussi une lectrice précoce. Enfant, adolescente, je me gavais de lecture, avec une prédilection pour le roman du XIXe siècle, que ce soit Balzac, Flaubert, les romans russes ou anglais. J'ai toujours aimé baigner dans les grands univers de fiction, les cycles romanesques – plus c'était gros, plus j'aimais ! Et si possible avec des personnages qu'on retrouve d'un roman à l'autre, ces personnages balzaciens qui réapparaissent dans un autre volume...

**ANNE-LISE REMACLE:** J'utilisais à dessein ce mot de **panthéon**, car je me suis demandé si cette envie de passer de la traduction à l'écriture personnelle n'était pas née du désir d'être à votre tour **démiurge** et de créer vos propres mondes, sachant en plus que les auteurs que vous traduisez se sont parfois amusés de la religion ou l'ont parfois questionnée ou que vous, **Noëlle**, avez créé toute une cosmogonie dans *Demain les ombres* ?

**SARA DOKE:** À vrai dire, j'ai fait le chemin inverse : j'ai commencé par écrire, puis ensuite j'ai traduit. Je serais peut-être plus marionnettiste que démiurge, mais oui, la possibilité de créer un monde entier, des personnages, est très excitant. C'est peut-être même plus amusant de créer le monde que de raconter l'histoire. Pour ce qui est de la religion, dans mes traductions, James Morrow s'est effectivement fait une spécialité de la satire religieuse. Son dernier livre, *Lazare attend*, se déroule lors du concile de Nicée, et dans *Notre mère qui êtes aux cieux*, une nouvelle Messie naît d'un... don de sperme. Cet écrivain est complètement fou et connaît la Bible par cœur, et je finirai par la connaître par cœur aussi, à force de faire des recherches pour le traduire !

**NOËLLE MICHEL:** Comme Sara, j'ai commencé par l'écriture avant de passer à la traduction. Quand j'ai commencé à écrire, j'étais encore dans la traduction technique. L'écriture et la traduction littéraire sont deux domaines que j'ai développés en parallèle. Oui, créer des mondes imaginaires, avec des mythologies qui les accompagnent, permet de laisser parler sa créativité et donne un énorme enrichissement intérieur. Dans une partie de l'intrigue de *Demain les ombres*, on suit un clan de Néandertaliens qui vivent dans un rapport très étroit à la nature. L'être humain, Sapiens ou Néandertal, étant un être de culture, j'ai été amenée à construire une espèce de cosmogonie et les mythes qui structurent ce clan récréé par des Sapiens dans le futur...

**DIANE MEUR:** Le côté démiurgique est en effet fascinant quand on se lance en fiction. Dans plusieurs de mes romans, j'ai vraiment créé des univers. Ce n'est pas du tout de la science-fiction, mais c'est une civilisation antique que j'ai inventée de toutes pièces, ou alors un pays d'Europe centrale tiré de mon imagination. Il y a un vrai plaisir d'inventer, notamment les noms propres. Cela dit, normalement, le ou les dieux qui créent un monde savent ce qui va se passer, ce qui n'est pas du tout mon cas. Dans une intrigue, je connais un tout petit peu le début, c'est donc un démiurge qui n'a pas toutes les clés en main ! Par ailleurs, j'ai traduit des ouvrages de sciences humaines, notamment sur l'exégèse biblique, et les rapports entre l'exégèse et la traduction sont énormes. Malgré mon athéisme, je me suis beaucoup intéressée à ces questions d'interprétation, qui ont parfois été très lourdes de conséquences. Certaines guerres ont été déclenchées par des problèmes de traduction de la Bible.

**ANNE-LISE REMACLE:** Je m'interrogeais aussi sur les personnages féminins, dans vos traductions ou vos propres romans. Chez Sara Doke, *L'autre moitié du ciel* recense un **matrimoine** de l'imaginaire, tandis qu'Artemisia Gentileschi est la première **pictresse** d'une principauté dans *La complainte de Foranza*. Dans *Les vivants et les ombres* de Diane Meur, un personnage va chercher à s'émanciper. Chez Noëlle Michel, les personnages principaux sont également féminins, avec Lisa l'enquêtrice dans

**Viande, Eva la scientifique dans *Demain les ombres*... Êtes-vous particulièrement attentive à la représentation de la femme dans vos textes et dans ceux des autres ?**

**SARA DOKE:** Dans *Foranza*, j'ai vraiment voulu montrer une émancipation par le travail et par l'éducation. On est dans une cité italienne de la Renaissance, une espèce de Florence décalée, où les artisans sont des artisanes. Écrire un roman où il y avait plus de femmes que d'hommes était très important pour moi, parce que dans la plupart de ce que je lis et traduis, il y a généralement plus d'hommes que de femmes.

**DIANE MEUR:** Quand j'écris ou traduis, les contours de mon identité sont flous, je ne me sens pas particulièrement femme. J'adore me glisser dans la peau d'un homme ou d'une femme et changer de regard temporairement. Rien ne me paraît aussi excitant que de me projeter dans le psychisme d'un auteur qui est très loin de moi, d'épouser sa pensée pendant un temps, de la rendre en traduction puis d'en sortir et de reprendre ma propre personnalité, ou, s'il s'agit de fiction, d'inventer un personnage aux antipodes de moi-même. Je trouve qu'il y a plus en jeu qu'en me donnant simplement voix à moi-même. À noter que dans *Les vivants et les ombres*, ma narratrice n'est ni un homme ni une femme, mais une maison de pierre.

**NOËLLE MICHEL:** Quand je traduis, mon rapport au texte est assez différent de mon rapport de lectrice. J'entre dans l'univers de l'auteur et ai moins tendance à juger ou à tiquer, alors qu'en tant que lectrice, certaines choses peuvent m'agacer. En tant qu'écrivaine, comme je suis sensible aux questions de représentation et de féminisme, j'écris ce qui me fait plaisir. Par exemple, dans *Demain les ombres*, les femmes de Néandertal vont à l'encontre des vieux clichés, puisque les dernières découvertes nous ont appris notamment que les femmes peignaient et chassaient comme les hommes. C'est l'une de mes motivations principales en tant qu'écrivaine : explorer nos représentations du monde, jouer avec les codes et proposer une autre vision.

**ANNE-LISE REMACLE:** On sait que les traducteurs comme les écrivains doivent se documenter. Est-ce que ce sont les mêmes réflexes, la même méthodologie, ou en quoi cela diffère-t-il ?

**NOËLLE MICHEL:** Il y a beaucoup de similarités. Dans les deux cas, j'aime m'immerger dans le domaine sur lequel je travaille. Je regarde des documentaires, me plonge dans des essais ou des romans sur le sujet. De même pour l'écriture. Ce qui diffère, c'est que les vérifications se font au fil de la traduction, tandis que pour l'écriture, c'est plus en phase préparatoire.

**SARA DOKE:** En effet, dans l'écriture, la documentation se fait en amont, contrairement à la traduction. Je pense à *L'arche de Darwin* de James Morrow, où apparaissent tous les oiseaux des Galapagos. Trouver les noms de tous ces oiseaux en français a été très compliqué. Ce sont des recherches qui prennent énormément de temps et qui ont lieu en cours de traduction.

**DIANE MEUR:** C'est pareil. En écriture, le travail de documentation est préalable et est même une source d'inspiration. C'est un plaisir en soi. Si l'on voyait notre métier comme un sport, la documentation serait l'échauffement : on ne se lance pas encore, mais on fait déjà des petits mouvements. Alors que pour la traduction, la documentation constitue une part énorme du travail, que les gens ne mesurent sans doute pas. D'ailleurs, si l'on aborde la question de la traduction automatique et de l'intelligence artificielle, vu le temps énorme qu'on peut passer en tant que traducteur ou traductrice sur un plan de ville ou sur la photo d'un clocher pour comprendre exactement ce que l'auteur a voulu dire ou ce qu'il a ressenti, il me paraît impossible d'imaginer qu'une simple translation vectorielle fera le travail.

**ANNE-LISE REMACLE:** J'aimerais aborder la question du foisonnement. Comment gérez-vous le foisonnement en tant que narratrice ou traductrice ?

**SARA DOKE:** En écriture, j'aime que ce soit riche, que ça déborde. Mais autant j'adore la foison en lecture ou en écriture, autant je la déteste en traduction. Je suis alors la plus précise possible pour limiter le foisonnement. En même temps, nous traduisons des langues germaniques agrégatives, qui recréent des mots avec d'autres, qui sont compris immédiatement par tout le monde, ce que ne peut pas le français. Une grosse partie de mon travail de traduction en science-fiction est d'ailleurs de créer des néologismes, ce qui est beaucoup plus difficile en français car il n'y a pas cette possibilité d'agrégation. D'où ma définition de la traduction, qui est de prendre une partition pour le piano et de la transposer pour une trompette : garder la musique de la langue, garder l'air, est l'une des choses les plus importantes.

**DIANE MEUR:** En écriture, j'aime aussi que ce soit long et riche, mais tant en écriture qu'en traduction, le travail est plutôt d'enlever des mots. En traduction, si c'est beaucoup plus long en français qu'en version originale, c'est qu'on est passé à côté d'un travail stylistique, qu'on n'est pas assez allé à l'os, au plus court. En écriture comme en traduction, il y a beaucoup de versions et l'on ne garde généralement rien de la première.

**NOËLLE MICHEL:** Les impératifs ne sont pas du tout les mêmes en traduction ou en écriture. En traduction, on doit respecter le style de l'auteur, sa concision s'il est concis, alors qu'en écriture où on est libre : il y a une phase de premier jet où l'on peut se permettre de foisonner, mais après on désherbe, on structure.

**ANNE-LISE REMACLE:** Vous est-il arrivé d'avoir des remords ou des regrets, en traduction ou en écriture, lorsque vous devez rouvrir un livre pour préparer une table ronde, par exemple ?

**NOËLLE MICHEL:** Je n'ose plus ouvrir mes traductions une fois qu'elles sont publiées. On progresse, on s'améliore avec le temps. C'est pareil en écriture : il y a une marge de progression d'un livre à l'autre, avec d'ailleurs un aller-retour entre les deux types d'écriture.

**SARA DOKE:** Je pense aussi que l'écriture et la traduction se nourrissent l'une de l'autre. J'ai une formation de journaliste qui est une formation de la concision, et traduire de très gros romans m'a appris à écrire long et à structurer un texte long.

**DIANE MEUR:** Mon expérience est différente entre la traduction et l'écriture. Je traduis depuis plus de 25 ans et quand j'ouvre certaines anciennes traductions, je voudrais tout reprendre, je n'ai plus du tout la même approche, alors que quand je relis mes anciens romans, je n'éprouve pas du tout l'impulsion de les réécrire. C'était moi il y a 20 ans. On avance, je ne sais pas si on progresse, mais du moins on chemine. Parfois, on est surpris de ce qu'on a écrit : ah tiens, j'ai écrit ça il y a 19 ans, alors que je pensais que c'était une idée neuve. En traduction, en revanche, on peut toujours trouver une formulation plus juste, le travail n'est jamais fini.

**SARA DOKE:** J'ai eu l'expérience lors d'une Masterclass de traduction littéraire à Liège sur une nouvelle que j'avais traduite, ayant pour thème le corps gros : les étudiants y ont vu des dimensions politiques que je n'avais pas vues à l'époque.

**ANNE-LISE REMACLE:** Comment abordez-vous la question de l'éthique en traduction ou en écriture ?

**DIANE MEUR:** Je pense que la plupart des traducteurs ont un grand sens de l'éthique, parce qu'on a un devoir de fidélité à la pensée de l'auteur, à la vérité du texte. Pour être traducteur, il faut être assez scrupuleux et sensible. Ces dernières années, on m'a fait traduire des choses insoutenables, et j'espère ne pas devenir spécialiste des programmes d'euthanasie du Troisième Reich. Traduire de telles choses est presque pire que les écrire ! Ce roman sur les programmes d'euthanasie de malades mentaux était

passionnant, très bien écrit, très beau, mais à un moment donné, la narration passe à la première personne, et l'histoire est racontée par un praticien de ces euthanasies. Il fallait que je trouve la voix de ce personnage, il me fallait devenir lui. J'ai sué à grosses gouttes.

**SARA DOKE:** Je comprends : j'ai traduit un roman tiré d'un jeu vidéo. C'était d'un fascisme épouvantable. Il fallait que je sorte de la colère d'avoir dû traduire ça toute la journée, j'ai énormément souffert. Dans ce que j'écris, j'essaie de décrire le mal le moins possible. On peut en parler, mais j'essaie de ne pas le décrire dans le détail.

**NOËLLE MICHEL:** Je pense qu'on n'a pas la même distance quand on traduit ou qu'on écrit soi-même. La littérature d'horreur me plaît beaucoup et il m'arrive d'écrire des choses horribles, qu'on m'en fasse part, et alors je suis très surprise. Il y a une question d'intimité avec ce qu'on écrit, là où on n'est pas forcément intime avec ce qu'on traduit. Je viens de terminer la traduction d'un polar où l'auteur décrit avec moult détails la découverte d'un cadavre qui pourrit depuis trois semaines, et je n'ai pas pu traduire cette scène le matin. Il fallait que je le fasse plus tard dans la journée. Alors que j'écris parfois des choses glauques ou horribles moi-même, et cela me pose moins de problèmes !

Compte rendu Françoise Antoine

Ce texte est soumis à la loi sur la reproduction. Autorisation à demander à [traduqtiv@gmail.com](mailto:traduqtiv@gmail.com)